

Jacques Guilhaumou

Intervention au séminaire du Ceditec le 6 mai 2011

**Événement linguistique, événement discursif et récit d'événement.
Jalons pour une étude de « l'événement total ».**

« Le lien entre langage et événement n'a pas le caractère arbitraire et superficiel qui serait celui d'une simple superposition ou projection de significations linguistiques sur des événements non-linguistiques »
(Petit, 1991, 13)

Note préalable à l'attention des chercheurs du Ceditec.

Ce texte a été écrit, à la fin des années 1990, en préparation de la publication des entrées « Événement discursif/linguistique » dans le *Dictionnaire d'analyse de discours* (Chareaudeau, Maingueneau, 2002). Il s'inscrit aussi dans le moment de mise en place de mon livre sur *Discours et événement. L'histoire langagière des concepts*. Nous ne l'avons actualisé que sur quelques points très particuliers.

Par ailleurs, il se situe à la charnière de nos recherches sur les langages de la révolution française entamées depuis les années 1970, et centrées sur les porte-parole de l'événement et, et notre proposition d'un « protocole d'accord » au cours des années 1990 (Guilhaumou, 1996), en tant qu'historien linguiste, avec les historiens des idées linguistiques, en particulier sur la question des événements linguistiques. Ces recherches ont été menées successivement au Laboratoire de lexicologie politique puis au Laboratoire d'histoire des théories linguistiques au sein de l'ENS Saint-Cloud puis l'ENS Lyon.

Nos travaux récents en histoire langagière des concepts s'orientent plus vers l'étude des formes d'individuation au cours des Temps Modernes (16^{ème}-18^{ème}), plus particulièrement autour des catégories de moi et d'ordre par la médiation du concept historicisé de langue. Ils mettent d'abord l'accent sur les manifestations langagières de l'individu(e) dans sa relation au monde des événements, par exemple sous la forme du récit de vie, et sa traduction politique les Conduites politiques. Ils comprennent une dimension féminin/masculin, en relation avec les équipes sur le genre de l'UMR « Telemme » (Aix-en-Provence) et au sein de l'UMR « Triangle » (ENS Lyon).

Introduction.

L'événementialité engendre le sens: une telle affirmation peut nous renvoyer soit au caractère instantané et inédit de l'événement, soit à sa dimension totalisante. A vrai dire, l'analyse de discours en France s'est surtout penchée sur la dimension inventive de l'événement (Guilhaumou, Maldidier, Robin, 1994), sans véritablement s'interroger sur son incidence en matière de totalisation. Comme souvent, les chercheurs allemands ont été au départ les plus avancés en ce domaine. L'étude exemplaire de Hans-Jürgen Lüsebrink et Rolf Reichardt (1990) sur le 14 juillet 1789 est là pour en témoigner. Ici le terme d'« événement » apparaît à proximité du syntagme « Prise de la Bastille » dès les premiers récits. Il s'agit alors pour les chercheurs allemands de développer une approche de « l'événement total » où se dessine une Bastille d'abord située à l'horizon du despotisme d'Ancien régime, puis inscrite dans un événement narré, le 14 juillet, enfin prise dans un univers symbolique tant passé que présent avec la commémoration de « la prise de la Bastille ».

L'analyse de discours peut-elle rivaliser avec une telle entreprise, ou tout du moins peut-elle proposer une approche complémentaire, c'est-à-dire plus centrée sur la dimension proprement linguistique de l'événement, sans pour autant négliger ses aspects pragmatiques et narratifs ?

En examinant présentement la progression, dans un ordre raisonné, de trois déclinaisons de l'événement - l'événement linguistique, l'événement discursif et le récit d'événement - nous nous efforçons d'emprunter la voie inédite de la synthèse en la matière.

Le point de départ et le point d'arrivée de notre réflexion synthétique sont d'ordre philosophique. Entre les deux, nous nous interrogeons sur la dimension événementielle de l'expérience humaine tout au long d'un parcours qui nous porte des données empiriques à leur traduction abstraite.

I - L'événementialité de la langue empirique

A- l'immanence de l'événement

Notre réflexion initiale s'origine dans l'affirmation que les données empiriques n'ont pas de contenu préexistant à leur émergence perceptive. Ainsi, dans la perspective empiriste (Malherbe, 1992), ni aucune transcendance, ni aucun *a priori* ne président à l'impression originaire des sens, à la perception initiale des objets

extérieurs. Si rien ne précède l'impression, seul au départ se distingue de l'extérieur un *être perçu*, et rien de plus. Nous récusons donc d'emblée l'hypothèse rationaliste d'un *principe pensant* situé à l'origine de la nature humaine. Un tel refus d'un donné chosifié, construit d'avance nous introduit donc au *principe de l'immanence radicale*. A ce titre, le donné est tout ce qui advient à l'homme, ce à quoi il a affaire en permanence. Son impression sensible à l'intérieur de l'homme relève alors de l'événement :

« Si les choses sont 'données', il n'y a pas à proprement parler de 'choses' dans le monde, mais rien que des 'événements'. Le monde lui-même intervient à travers des événements [...] Il y a d'abord cette événementialité qui est celle du sensible et c'est sur ce sol que nous pouvons déployer nos activités de formation catégoriale, qui nous permettent de produire des objectivités de type supérieur » (Benoist, 1996, 629 et 639).

En affirmant la toute puissance de *l'événementialité* du sensible, y compris dans l'activité catégoriale engendrée par l'imagination, autre mode d'existence du sensible, nous introduisons d'emblée l'événement à la fois comme moment inaugural « vide de sens » et « pur » advenir.

L'impression s'associe à l'idée par le biais de l'image, étant entendu que ni l'impression, ni l'idée ne sont représentables *a priori*. Le nécessaire travail d'abstraction et de conceptualisation, une fois les impressions effacées de la conscience, relève alors d'une production de l'imagination. Les intuitions sensibles se déploient dans des concepts au sein d'un espace/temps par la médiation de *schèmes*, intermédiaires obligés entre les intuitions et les idées dans la mesure où ils rendent représentables sous forme de processus l'expérience sensible et son concept en les présentant dans le temps et l'espace.

Un pas de plus consiste à affirmer que l'espace/temps est structuré par la langue empirique: il est l'espace/temps de l'intercommunication humaine. De l'événementialité, il est donc question ici sur le mode de la donation linguistique: ce qui est donné ne peut être séparé de ce qui est dit, ce qui est dit a une existence pour nous, est donné par le seul fait d'être dit. Ainsi, à partir du monde des possibilités langagières se concrétise, par le biais de la langue abstraite issue de la langue empirique, la possibilité infinie de connaître des objets encore inconnus.

De l'existence incontournable de la langue empirique, retenons également que le langage existe d'abord, d'un point de vue empirique, sous la forme de singularités événementielles, mais qu'il acquiert sa stabilité dans leur identification au sein de schèmes fondateurs d'une langue jugée commune par ses utilisateurs. *Quelque chose* existe, *quelqu'un* parle au sein d'un événementialité originare elle-même « vide de sens », mais juge de l'appartenance de chacun à une communauté de langue. Ici

l'événementialité est ce qui rend possible la créativité de l'acte, sa dimension pragmatique, étant entendu que ce qui est originairement dit est chargé de l'événementialité de son propre surgissement, d'une singularité en constant renouvellement et distincte de la signification ultime de l'acte.

Dans cette voie, l'événement n'est interprétable que depuis son propre horizon de sens, perceptible dès le moment de son surgissement. Il configure le monde des possibles : il est toujours en attente du sens qu'il produit par les possibilités qu'il confère au monde.. Il n'est pas doté de sens dans un contexte préalable, il est l'origine même du sens, il fait sens. Ainsi l'événement se distingue du fait pris dans un contexte et l'ordre des choses dans la mesure où il s'annonce sous son propre horizon d'intelligibilité.

L'événement est bien le lieu où s'identifient, se reconnaissent, se configurent les possibles au sein du monde comme continuum. Il ouvre des possibilités interprétatives sans en fixer préalablement le sens. A ce titre, il est le vecteur d'un empirisme radical, il ne cède la préséance à aucune position transcendantale.

Pris dans l'immanence de l'instant, il n'est cependant perceptible de manière successive que par et dans le langage. Ainsi l'événement linguistique est ce lieu toujours particulier qui permet d'identifier quelque chose et/ou quelqu'un producteur de sens. Il relève donc de quelqu'un sans pour autant le rapporter à un sujet connu dans la mesure où ce quelqu'un ne se mesure qu'à lui-même. L'événement advenant au monde par le fait de la créativité linguistique, ce qui advient en lui et celui à qui cela advient sont en intercommunication.

Nous comprenons pourquoi, incitant le philosophe à prêter enfin attention à « l'expérience de l'être-là (Dasein) », Heidegger (1970) nous confronte à « l'événement fondamental », à l'advenir inaugural de tout homme en fonction d'une interrogation sur les conditions de possibilité d'une existence humaine rationnelle. Une telle quête de refondation exige « un nouveau soin de langage », nécessite « un retour au contenu originaire de la langue qui nous est propre ». A ce titre, les conditions de possibilité du devenir humain sont autant de conditions langagières: tout commence et se termine par un événement en langage, même s'il existe, dans le parcours de l'existence humaine, une réalité hors du langage (Koselleck, 1997).

Rappelons que l'œuvre de Reinhart Koselleck initie la *Begriffsgeschichte*, l'un des courants les plus importants et les plus anciens de l'histoire des concepts, avec une attention toute particulière aux usages des notions socio-politiques dans leur déroulement temporel. L'histoire des concepts, c'est ici un domaine de recherche qui s'intéresse au contexte historique de signification des concepts majeurs du vocabulaire socio-politique dans l'histoire européenne. En des termes propres à Koselleck, il s'agit de considérer que la connaissance du fait historique relève de ses conditions langagières de formation sans s'y confondre, l'historien des concepts

insistant toujours sur le non-recouvrement du fait par le discours. L'histoire des concepts prend alors en compte la façon dont les notions socio-politiques se déploient d'une part dans leur historicité, leur temporalité historique propre, c'est-à-dire selon des expérimentations et des attentes diversifiées dans des événements précis, d'autre part à travers des usages et des significations multiples et à partir d'arguments spécifiques dans ses mêmes événements.

B- L'expressivité de la langue empirique

Nous allons donc porter notre attention sur des éléments cognitifs producteurs de sens au sein d'un continuum où l'événement est attesté en des points singuliers particulièrement significatifs. Ces véritables éléments constitutifs de la production du sens constituent autant de schèmes intermédiaires entre les données de la langue empirique et les catégories de la langue abstraite. Schèmes au sens kantien, ils sont garants du statut cognitif de l'événement, de son rôle au sein de la production des connaissances dans la mesure où ils fournissent les règles, les principes et les exemples d'application de catégories abstraites au concret de l'intuition sensible. Ils établissent des relations spatio-temporelles permettant de conceptualiser le réel dont on fait l'expérience en tant que continuum segmentable (Eco, 1999, 86). Ils rendent compte de la manière dont s'associent des jugements à des concepts, « jugements qui serviront de principes à toute connaissance du divers » (Deleuze, 1967, 24). Ils peuvent alors être identifiés dans l'activité de sujets cognitifs et la présence d'objets cognitifs au sein d'événements linguistiques.

Une des conséquences majeures de notre démarche initiale tient dans le fait que la représentation des données, appréhendées dans un contexte précis, n'est plus première dans l'ordre ontologique de la connaissance des phénomènes. Elle cède la place à une langue empirique particulièrement expressive.

Dans la mesure où nous avons affirmé que le donné est d'abord, une fois effacé l'impression sensible, pur advenir de l'événementialité, et rien de plus, l'émergence première est immédiate et sa connaissance médiate procède d'un schème, repérable dans une expression non encore déterminée par un contexte de signification, mais attachée à quelqu'un et quelque chose comme autant de conditions de possibilité de la production de signes à partir de cette expression.

Le monde comme continuum (et lignes de résistance du réel) est alors segmenté par des séries expressives propres à la langue empirique comme langue commune, c'est-à-dire langue d'usage commun dans les échanges entre individus dans l'espace/temps de l'intercommunication humaine.

La présence de telle ou telle expression est donc induite de la médiation entre le sensible et l'abstrait par l'entremise d'un sujet cognitif, ce quelque'un producteur d'une place énonciative, et d'un objet cognitif, ce quelque chose producteur de signes. Le sujet est interprétant, l'objet désignant d'une expression nouvelle autour de laquelle s'agrègent des séries représentatives.

Ainsi, à s'en tenir uniquement aux séries représentatives, le monde de l'apparence nous échapperait dans sa vérité, d'autant plus que, devant un tel échec à saisir le sens profond des choses, on prend le risque de postuler un sens caché qui n'existe pas. A l'inverse, la description des séries expressives nous ouvre à la vérité du monde de l'apparence, à son extension permanente dans une totalité en devenir. En effet, l'expression n'est rien d'autre que la formulation médiate de l'univers des possibles introduite par l'événementialité fondatrice des actions et des connaissances humaines. Les chaînes expressives déploient d'autant plus de points de singularité que le monde de l'apparence est régi par l'infinité des combinaisons entre ses éléments communs.

Les valeurs expressives sont bien la production d'un monde lingual où les éléments de la langue empirique, d'abord médiatisés dans des expressions abstraites, voire métaphysiques, mais ensuite destinées à devenir des expressions de la langue commune, se combinent en une infinité de possibilités. Elles se présentent toujours dans une singularité et une dynamique aptes à nous faire connaître l'inconnu. Ce qui fait la force des signes, hors de leur contexte déterminé de signification, c'est leur ancrage dans la dynamique expressive.

Il s'agit donc de ne pas s'en tenir à la seule description d'un univers de parole comme dénomination d'un objet représentatif concret, considérant alors que le donné n'est appréhendable que dans sa représentation au sein des signes de la langue concrète. En distinguant la langue commune de la langue concrète, nous situons le commun hors du monde des représentations, mais plutôt dans un monde d'apparences partagés par tous quelle que soit la singularité des actes de chacun.

Précisons:

- L'expression se nomme, elle est attestée, mais elle n'a pas un contenu de signification immédiatement déterminée, contextualisée du moins dans la manière propre de l'historien du discours d'en décrire l'émergence.
- L'expression est dynamisme, tout le contraire d'une représentation statique de l'état des choses. Mais elle peut susciter un état d'(hyper)langue au risque de se figer, prise dans les signes qui se multiplient à son approche nouvelle.
- L'expression ne se confond pas avec l'immédiateté de l'événement, ce que nous appelons l'événementialité, elle en est le produit médiatisé par un schème, un processus de schématisation sémiotique (voir ci-après), elle prend appui sur

quelqu'un et quelque chose rendant possible ce processus, qui eux aussi sont nommés comme sujet et objet mais gardent un statut cognitif propre avant toute fixation d'un lien significatif entre eux qui les fait entrer dans le monde de la signification.

Ajoutons que dans l'événementialité, la différence sujet-objet n'est pas déterminée. Il n'est question que de quelque chose et de quelqu'un permettant l'identification du signe dans un contexte déterminé, sa caractérisation propre. Le lien posé entre le sujet et l'objet est donc second, ce qui émerge en premier c'est le contact subjectif/objectif, le fait même de la matérialité de la langue.

Produit donc de l'événementialité avant toute représentation, l'expression peut traduire en langue commune ou entre les langues (processus co-lingue) un état de langue, mais il importe toujours de conserver la trace de son cheminement originel, d'en marquer les origines dans une dynamique événementielle.

L'expression est à la fois aux frontières de la représentation: elle en définit les modalités de passage. Elle est tout autant aux frontières du réel, de ses lignes de résistance, elle désigne donc aussi le caractère incontournable du réel à l'encontre d'un monde des représentations où l'on peut facilement s'enivrer dans sa propre logique analogique au détriment de la réalité de son expressivité fondatrice.

II- De l'événement linguistique.

« Wann werden Wörter
wieder Wort ?
Wann weilt des Wind weisender Wende ?
Wenn die Worte, ferne Spende,
sagen -
nicht bedeuten durch bezeichnen ».

(Quand les mots se feront-ils / de nouveau parole ? / Quand le vent sera-t-il levé dans le tournant du signe ? / Lorsque les paroles, lointaines largesses, / diront - / sans qualifier pour donner sens - , Heidegger, 1972)

Considérant premièrement que tout donné procède d'une événementialité, en second que la donation linguistique est première du point de vue empirique adopté, nous pouvons maintenant nous intéresser au déploiement de la pluralité initiale de l'être en des points singuliers qualifiés d'événements linguistiques. Ces événements fondateurs en langue s'inscrivent dans des *processus de schématisation* par le fait d'un art humain permettant de trouver le général dans le seul fait de la particularité

du donné, sans préalable aucun en matière de contenu. Nous les abordons alors en tant que procès en langue, tout en les inscrivant dans « l'hyperlangue » (Auroux, 1998), cet espace/temps où se déploient les éléments de la langue empirique comme conditions de la novation, ou non, en langue.

Au même titre que les philosophes du langage au 18^{ème} siècle, et Condillac en premier lieu, proposent, face à '« l'abus des mots », un « contrôle sémiotique de l'expérience » (Formigari, 1993), nous parlons d'un *processus de schématisation sémiotique* pour qualifier, dans l'événement linguistique, l'apparition de types, objets et thèmes cognitifs susceptibles de jouer un rôle régulateur, par leur singularité même, dans le champ de l'événement discursif au sens large.

Notre approche de l'événementialité en langue relève donc aussi, au-delà du principe d'immanence radicale de la langue empirique, d'une *ontologie de la référence* au sens où les actes référentiels constitutifs de l'événement linguistique sont autant d'actes d'identification et de reconnaissance sans présupposition aucune des énoncés qui leur donnent un contenu discursif. En d'autres termes, l'approche de l'événement linguistique ne nécessite pas la connaissance préalable de l'événement discursif, comme si le premier n'était que la part de conscience linguistique du second.

A contrario, l'événement linguistique se situe dans un espace/temps fondateur d'actes de langage régulateurs de l'événement discursif. Il se matérialise en effet dans:

- 1^o des sujets disposant de capacités linguistiques propres, appelons les sujets cognitifs;

- 2^o des objets linguistiques, plus particulièrement, dans le contexte de la grammatisation moderne et contemporaine, des outils linguistiques tels que les Dictionnaires et les Grammaires;

- 3^o une diversité de jugements de ces sujets déployés dans ces outils adéquats à la traduction abstraite de la langue empirique, jugements généralisants sur les faits de langue que l'on peut regrouper sous le label de « conscience linguistique ».

Une telle tripartition est certes commode, mais n'a rien de définitive. Elle précise seulement ce qu'il en est concrètement de la matière du langage dans l'événement linguistique. Elle peut permettre de fixer dans un *état d'hyperlangue* la dynamique, inhérente à l'événement linguistique, de ce *quelque chose* ou de ce *quelqu'un* producteur de sens, donc par qui le monde advient et se manifeste dans des événements singuliers à valeur universelle.

Co-extensif à la matière du langage dans son ensemble, l'événement linguistique émerge en des points singuliers d'un flux continu, se concrétise temporairement dans un état d'hyperlangue sans pour autant renoncer à sa dynamique propre. Régulateur des possibles dans l'univers discursif, il est aussi le

lieu de résistance, en tant que producteur de schèmes issus de la langue empirique, à toute tentative « structuraliste » de décrire la langue comme un objet de connaissance à part, c'est-à-dire hors de sa formation historique dans le mouvement du concret à l'abstrait, du particulier au général, de la particularité du sensible à la généralité de la catégorisation.

Nous sommes donc, avec l'événement linguistique, dans la dynamique d'un référent producteur de données en langue, par exemple au 18^{ème} siècle d'abord à travers l'apparition du dictionnaire monolingue, sous le label initial de *Dictionnaire de la langue française* avant de devenir le *Dictionnaire de l'Académie française* (Collinot, Mazière, 1997), puis sur la base de l'émergence d'un sujet de la langue (Auroux, 1986), et, au terme de la Révolution française, d'une conscience de l'adéquation entre la langue et la politique au sein d'un espace délibératif (Guilhaumou, 1989). Il ne s'agit pas alors de s'en tenir à la volonté explicite des contemporains de rationaliser l'usage des mots, au titre d'une recherche de la juste adéquation des mots et des choses. Il convient plutôt de préciser quels sont ce *quelque chose* et ce *quelqu'un* qui peuvent permettre de produire une telle adéquation par les normes de langue qu'ils introduisent dans le flux de la communication humaine.

En fin de compte, l'événement linguistique évolue surtout dans l'univers de la *nomination*. Ainsi sa caractérisation contredit l'opinion selon laquelle il n'est pas possible de trouver un terme singulier faisant référence à un événement dans des phrases existentielles ayant un nom propre comme sujet (Davidson, 1993). En effet, il participe aussi bien de l'apparition du nom propre d'un sujet cognitif que de l'invention du nom abstrait du Dictionnaire ou de la création d'un nom commun de la langue politique. Il s'actualise souvent dans des syntagmes nominalisés à valeur de présupposés, par exemple au 18^{ème} siècle avec le trajet de « la langue française » à « la langue nationale », ou pendant la Révolution française dans la corrélation, effective au cours de l'année 1789, entre la création de « l'Assemblée nationale » et « la prise de la Bastille ».

Plus largement, l'événement linguistique est impliqué en priorité dans l'invention de la langue commune : de la fixation de sa nomenclature, dès la fin du XVII^{ème} siècle, dans les premiers Dictionnaires monolingues de la « langue française » à son apprentissage public généralisé au cours de la Révolution française sous le label de « langue nationale » (Guilhaumou, 2005 et 2008). Facteur dynamique de l'espace/temps d'intercompréhension et d'intercommunication entre les individus, il joue un rôle essentiel dans le processus de généralisation linguistique permettant la reconnaissance des contenus discursifs qui président à la formation de la nation française.

Cependant il est aussi question ici d'un immense effort de traduction des mots entre diverses langues dans une perspective colingue, qui plus est avec un 18^{ème} siècle qui privilégie la construction progressive d'un espace public où se manifeste la volonté d'une communication démocratique. La notion de colinguisme (Balibar, 1993) permet alors de situer la communication français-latin au fondement de l'adéquation d'une identité linguistique avec l'identité nationale et politique. C'est d'ailleurs là que se situe une des articulations possibles entre l'événement linguistique et le récit d'événement: la narration historique détermine les référents linguistiques saisis dans la dynamique de l'événement par leur représentation collective au sein de l'espace national (Branca, et Guilhaumou 2001). Le chercheur peut donner alors consistance à un événement linguistique par la narration d'un récit fondateur. C'est ainsi que Renée Balibar a mis en valeur un processus co-lingue au sein même d'une narration fondatrice de la démocratie moderne, la naissance de « l'Assemblée Nationale » en juin 1789, événement dont Sieyès est le principal protagoniste (Balibar, 1985).

II - De l'événement discursif.

Cependant nous allons d'abord mettre l'accent sur la définition de l'événement discursif, et sur ses différences et son articulation avec l'événement linguistique. Nous sommes parti, du côté de l'événement linguistique, dans des problèmes d'échelle du concret à l'abstrait, de norme référentielle de langue, de typification historique de sujets et d'objets cognitifs à valeur médiatrice, etc. Il en est tout autrement de l'événement discursif où nous ne considérons, dans la perspective ouverte par Michel Foucault (1969), que *la simple inscription de ce qui est dit* comme élément attesté de l'énoncé. Nous évoluons donc maintenant dans l'univers de l'énoncé attesté, tout particulièrement au sein de la lecture d'archives. Nous sortons du monde des noms et de leur référent pour entrer dans l'univers de la réflexivité du discours, des ressources propres des sujets d'énonciation impliqués dans l'événement. Nous nous intéressons prioritairement aux sujets, objets et concepts comme autant de fonctions dérivés de l'énoncé.

Dans l'énoncé d'archive, éléments descriptifs et données réflexives sont indissociables. Décrire l'itinéraire d'un sujet, l'organisation d'un objet et la formation d'un concept au sein d'un dispositif événementiel, c'est rendre compte, dans le même temps, de leur dimension interprétative. La description des énoncés attestés dans leur dispersion archivistique permet d'accéder à la compréhension du *sens advenu*, sans passer par la description de phrases. C'est aussi une manière de contredire l'idée selon laquelle seule la connaissance de la forme logique des phrases permettrait de désigner un événement (Davidson, 1993). A ce titre, l'archive

n'est pas un simple matériau où l'on puise de manière référentielle des faits, elle participe plutôt d'un *geste de lecture* où s'actualisent des configurations signifiantes, des dispositifs significatifs d'énoncés attestés (Guilhaumou, Maldidier, Robin, 1994). D'ailleurs l'archive d'une époque n'est jamais descriptible dans sa totalité, elle se donne à lire par fragments : sa description est toujours ouverte, même si l'analyse historiographique s'efforce de la clore.

La notion d'attestation, approfondie par Ricoeur (1990), a bien comme vis-à-vis l'articulation de la réflexion sur l'analyse. Elle donne un tour réaliste à la description configurationnelle des énoncés d'archive, en évitant de présupposer l'existence d'un contexte externe et préalable à l'énoncé. Elle rend compte plus largement de l'effectivité de l'agir humain dans le monde, de sa dimension autoconstitutive du réel. Elle témoigne enfin de façon ontologique de l'être-vrai au sein même du faire effectif. Ainsi, au plus loin des usages référentiels du langage, l'énoncé peut aussi rendre compte de la vérité du devoir être. Nous y reviendrons de manière plus approfondie à propos de l'articulation de l'événement discursif au récit d'événement et à l'authenticité du témoignage qui lui est inhérent.

En conséquence, la *dualité texte-contexte n'est guère pertinente* dans l'analyse de l'événement discursif. Une fois inséré, par la lecture d'archives, dans une configuration signifiante, l'énoncé est à lui-même son propre contexte. Il s'agit là d'ailleurs d'un donné communément observable auprès des membres d'une société, si l'on prend en compte leur capacité interprétative. Les individus-membres d'une société, pris dans des rapports intersubjectifs de communication, utilisent le langage naturel comme contexte, ressource et thème interprétatifs, donnant par là même un sens à leur acte par la médiation d'un discours à forte valeur réflexive. Il s'agit ici de prendre en compte « ce dont les gens sont capables » (Boltanski, 1990).

L'événement n'est pas plus réductible à la situation qu'au contexte. La situation, qu'il s'agisse d'un élément du monde réel ou plus simplement d'une situation dite d'énonciation, est conjointement « moment génétique de la réalité » et « lieu de sens » (Esquenazi, 1997), donc à la fois espace et genèse sans pour autant disposer d'une dynamique propre. Elle nous donne donc tout au plus une idée vague d'un contexte élargi à un morceau de l'espace discursif suffisamment important pour pouvoir caractériser l'usage de signes. Qui plus est, elle présuppose un ordre descriptif et ne peut nous introduire au processus de formation d'un tel ordre. Bref l'abord du discours en terme de situation s'en tient trop strictement à des problèmes d'usages, étendus jusqu'à leur généralisation au sein d'une théorie des signes. Si la recherche des usages en discours est de première importance dans le programme descriptif du sociolinguiste (Tournier, 1998), il n'en reste pas moins qu'elle se réduit le plus souvent à des considérations sur diverses modalités d'emploi des mots soit à divers niveaux du vocabulaire, soit dans des affrontements prédéfinis. En passant par

des corpus homogénéisés, elle élude l'hétérogénéité des énoncés constitutive de l'événement discursif ; elle rend superflu la lecture d'archives, se limitant en effet au éléments textuels adéquats à la constitution du corpus.

A vrai dire, nous pouvons considérer qu'il ne peut y avoir d'événement consécutif au seul usage situé d'un signe dans la mesure où l'événement discursif ne procède pas d'un enchaînement causal à une occurrence qui le précéderait. De même une situation historique n'engendre pas nécessairement un événement. Si l'on admet que tout événement a un site singularisable dans une situation historique, il faut immédiatement ajouter que sa présentation, sa manière discursive d'être lui est immanente, donc s'avère irréductible à la situation historique. Le cas de la Révolution française est là en effet pour démontrer que le dénombrement des événements qui s'y déroulent ne suffit pas à déterminer leur intelligibilité. Encore faut-il décrire comment le signifiant de l'événement Révolution française « atteste lui-même qu'il est un terme de l'événement qu'il est » (Badiou, 1988, 200), est donc immanent à la multiplicité des faits qui le dénomment, en d'autres termes, empruntés à Kant (Guilhaumou, 1998a), se présente de lui-même au regard du spectateur qui en juge. De même, le couple consensus/dissensus perd de son intelligibilité s'il est appliqué au point de vue restreint d'un usage singularisé comme événement langagier par sa seule situation. Il ne peut plus vraiment rendre compte d'un dispositif de subjectivation en discours où se forme, dans l'intervalle d'une vie à une autre, les formes du litige constitutives de l'effectivité de l'agir humain (Rancière, 1995).

En fin de compte, la notion de situation, certes ouverte à la description des usages en discours, fait l'économie des possibles de l'événement, de sa part en devenir par le fait de son immanence. Nous quittons donc l'espace de description des usages dans une situation donnée, pour nous interroger sur les limites internes d'un discours en perpétuel mouvement au titre du déplacement, dans l'événement, de sujets délocalisés, d'objets reconfigurés et de concepts reterritorialisés.

Considérons enfin que la caractérisation de la dynamique de l'énoncé au sein même de l'archive ouvre toutes grandes les portes à la description de l'événement comme *acte à la fois constituant et configurant* (Ricoeur, 1983). La question de l'action, qui trouvera son achèvement dans le récit d'événement (voir ci-après), se traduit d'abord par la mise en intrigue des énoncés. De fait, une *mise en intrigue*, se déployant tout au long d'un *trajet thématique*, acquiert une portée globale, précise sa signification au moment où émerge une expression (ou plusieurs) susceptible(s) de résumer l'intelligibilité du processus décrit, et dont il nous importe peu de connaître le degré d'originalité lexicale. De telles expressions à valeur d'arguments, issues de la *capacité critique* des membres de la société, de leurs jugements pratiques signifie la clôture temporaire d'un processus de configuration constitutif de la mise en

intrigue. Plus avant, l'espace « rare » de l'énoncé réflexif, c'est-à-dire le lieu précis où se déploient les arguments majeurs, ne prend sens qu'au sein d'une dispersion d'énoncés hétérogènes, qui autorise une grande variété de règles de passage d'un énoncé à l'autre. Telle ou telle expression attestée donne sens à un trajet discursif, régule un champ discursif par son voisinage immédiat avec une vaste émission d'énoncés. Ce qui compte alors, c'est la régularité énonciative d'un énoncé situé à proximité d'un autre. A l'encontre de toute interrogation sur le référent ou l'originalité lexicale d'un énoncé, sa régularité est une ressource inédite, une richesse incomparable manifestant les règles de fonctionnement du trajet thématique où il s'actualise. Une telle régularité se situe au plus loin d'un univers régulateur de normes, de principes latents d'application d'une règle, elle ne concerne que *l'effectivement dit*, là où les énoncés singuliers se distribuent et se placent. Elle n'est pas plus une régularité de propositions syntaxiques ou de phrases historiographiques: elle est plutôt variation et passage inhérents à l'énoncé circulant d'une configuration à l'autre.

Avec la description d'une intrigue au sein d'un trajet thématique, nous sommes donc pris dans de multiples réseaux d'énoncés, articulés chronologiquement autour d'actes configurants. La description de configurations d'énoncés au sein d'un trajet thématique et sous la forme d'une intrigue se trouve ainsi au coeur du dispositif expérimental de l'analyse de l'événement discursif. C'est à chacune des étapes de tel ou tel trajet thématique que l'événement discursif, en tant qu'acte configurant dans un espace public, peut être catégorisé sous une description productrice de jugements et d'arguments. A distance du continuum de référence normé par des sujets cognitifs, les acteurs/spectateurs de l'événement discursif, sujets d'énonciation tendanciuellement délocalisés, inscrivent l'intrigue dans un espace et une temporalité propres, par exemple l'espace public délibératif de la Révolution française rythmé par les journées insurrectionnelles. L'événement discursif procède donc bien de la singularité du processus inédit de constitution du sujet d'énonciation. Il s'appréhende dans le moment d'émergence de formes singulières d'énonciation. Il peut donc aussi se déployer en son sein, mais de façon connexe, des événements d'énonciation où « l'émergence de l'instance de parole singulière sur le support discursif en continuum est dans une situation d'advenue imprévisible » (Fenoglio, 1997, 42). Mais ces événements d'énonciation relèvent plus de « glissements » dans la linéarité du discours vers des failles, des espaces vacillants, des lieux de rupture, etc. que de la corrélation de l'énoncé avec ses sujets, ses objets et ses concepts au sein d'une historicité particulière.

Pendant le sujet d'énonciation mis en valeur par l'événement discursif n'est pas nécessairement un sujet déjà constitué. Il ne peut totalement se confondre avec l'acteur pris dans son rôle, et souvent qualifié après coup de dominant. Il est aussi un

spectateur « imprévisible » et « désintéressé » au départ de l'action, donc propre à juger de l'événement, et par là même à en communiquer l'attention et la sympathie à d'autres spectateurs. Ainsi se forme un sens commun de l'événement (Guilhaumou, 1989b). Apte à appréhender l'ensemble de la scène discursive, le spectateur participe de l'achèvement narratif de l'événement discursif, de sa réalisation pleine et entière. Spectateur-juge, il ouvre la compréhension de l'événement à la communauté élargie des hommes. Si, du point de vue de l'événement discursif, les spectateurs se disent toujours au pluriel, il n'en reste pas moins que le spectateur en tant que tel est omniprésent dans les critères méthodologiques de l'analyse discursive de l'événement que nous proposons, ainsi que dans les cas de Sieyès et de Borges que nous développons dans les encarts.

Il est d'abord question du « spectateur-philosophe » en tant que singularisation première d'un sujet cognitif producteur du sens de l'événement par sa capacité à appréhender la totalité du développement du Moi dans le monde. Cependant, le spectateur devient, dans le cours de l'action révolutionnaire, un véritable protagoniste de l'événement par son aptitude à faire passer les catégories abstraites de « la langue politique » dans le « sens commun » de la politique. Spectateur, il l'est encore dans la force sympathique qu'il impulse, associée à un jugement porté sur l'événement narré qui fait du récit de vie un récit de l'humanité, et donc en restitue la dimension mémorable. Avec Borges (voir l'encart ci-après), le spectateur est encore une fois celui qui voit tout en successif, le passé, le présent et le futur dans l'instant même où il appréhende l'ensemble infini des actes humains, les séries sans fin de causes et d'effets. Il s'apparente ici de très près au poète qui invente le langage, c'est-à-dire trouve de nouvelles combinaisons entre les mots de la langue commune. Ainsi le narrateur et le poète peuvent-ils mettre en évidence les opérations par lesquelles *quelque chose* existe dans le réel et produit, par la médiation d'un *quelqu'un* interprétant, le monde des apparences, désormais exhibé dans sa vérité première.

Autour de Borges: temps, archétype et récit.

« Tout arrive pour la première fois »
(II, 798).

Nous sommes parfaitement conscient que le choix inaugural d'une exposition analytique sur la base de la langue abstraite rend parfois difficile, par le caractère compact du propos, la compréhension de nos développements. Soucieux d'ouvrir toujours plus notre interrogation relative à l'événement en langage, tout en précisant nos analyses centrales, il nous a paru fructueux de faire part au lecteur, en parallèle à notre propos principal, de la manière dont Borges présente ses réflexions métaphysiques sur le temps de l'événement à partir de combinaisons inédites du langage commun. Certes Borges, écrivain de vaste culture philosophique, ne néglige pas d'écrire des essais sur des notions aussi essentielles que le temps et l'éternité, mais c'est surtout dans son oeuvre narrative et poétique qu'il explore la frontière entre la littérature et le questionnement métaphysique. A l'égal de Michel Foucault, nous prenons au sérieux la soi-disante « coloration métaphysique » de son oeuvre, ce « fatras » dont se plaint Roland Barthes, d'autant plus qu'il met la question du langage au premier plan.

De fait, Borges crée en permanence des « représentations inconnues du langage commun » sur la base des combinaisons infinies, donc en partie inconnues entre des mots usuels, pris souvent dans leur usage métaphorique. Des notions que nous avons déjà énoncées de manière abstraite s'y retrouvent ainsi dans une écriture fictionnelle beaucoup plus concrète.

En premier lieu, associé à la profusion des récits dans sa prose et à la multiplicité des images dans ses poésies, une telle activité créatrice de langage fait événement en tant que telle. Par l'affirmation « je suis *ce que* les philosophes m'ont conté » (II, 801), Borges rend compte de la dimension immanente de l'événement discursif: « Chaque événement d'une vie est fait d'une seule pièce et se suffit à lui-même » (I, 856). Mais son écriture est aussi celle du poète qui montre *quelqu'un* et/ou *quelque chose*, une réalité archétypale façonnant un univers pris dans le temps qui s'écoule irrémédiablement. Ainsi la question *qui* je suis ne renvoie pas à la recherche d'un « moi qui n'existe pas » (I, 856), ou tout du moins d'un « moi secret », « image illusoire » de fait, donc située hors du monde réel. Le poète peut dire alors « Je suis celui *qui* sait » (II, 566) dans la mesure où il ne cherche pas des vérités cachées derrière les apparences du moi, mais donne, par le recours au récit, sa vérité à l'apparence en exhibant des formes qui « nous disent *quelque chose* ».

A vrai dire, c'est à l'intérieur d'une interrogation métaphysique sur « l'énigme du temps » qu'émerge à sa manière une telle présentation fictionnelle de « l'événement

total ». Si deux essais de Borges, basés sur la lecture des philosophes, l'un de 1946 intitulé « Nouvelle réfutation du temps » (I, 801-818), et l'autre de 1979 sur « Le temps » (II, 771-780), et d'une réflexion sur « L'histoire de l'éternité » (I, 363-384) attestent de l'importance de sa réflexion sur la notion de temps, cette notion est tout aussi présente dans ses poésies.

Pour Borges, le temps est la matière même, la substance dont *quelqu'un* est fait. A la différence des autres notions métaphysiques, et surtout de celle d'espace, il n'est pas une idée abstraite. En effet, le temps existe et existera toujours dans un monde d'individus communiquant entre eux par le langage. Il contrôle le flux de la trame de l'univers où *quelqu'un* ne cesse d'exécuter des actes concrets et *quelque chose* ne cesse d'exister. C'est pourquoi le poète doit avoir recours à « la métaphore inévitable » du « fleuve silencieux du temps » lorsqu'il en parle. Le temps, pour suivre Héraclite, est un flux perpétuellement en mouvement, « l'onde qui poursuit sans cesse son chemin » (II, 30). Puisque nul ne peut se baigner deux fois en un même partie de cette onde sans arrêt fluctuante, le temps, ainsi représenté métaphoriquement, est à la fois « périssable » et « impérissable », donc se présente de manière profondément « énigmatique ».

Borges réfute alors l'idée des philosophes idéalistes qu'il existerait un « temps unique » où tous les faits s'enchaîneraient par la succession des termes d'une série et la simultanéité d'autres séries. Il n'existe, selon lui, que des temps divers, voire des temps individuels qui se réduisent successivement, lorsqu'on en cherche leur « apparence véritable », au temps entre l'aube et la nuit, au temps de l'événement, enfin à l'instant. « Le temps du monde » c'est donc « le temps d'un de nos jours séparé par le sommeil » (II, 159) dont le poète peut dire plus avant: « Ta matière, c'est le temps incessant./ Tu n'es que chaque solitaire instant » (II, 601). Borges en conclut qu' « Il n'y a d'autre temps que le présent » (II, 262), étant entendu que le présent en soi n'existe pas, qu'il devient immédiatement passé et avenir.

Une telle opération de réduction progressive du temps à l'instant s'avère alors une autre manière, certes fictionnelle, de rendre compte de « l'événement total ». Ainsi Borges, dans ces nombreux récits, saisit l'instant présent où tout homme se nomme seulement *quelqu'un*, « un homme travaillé par le temps » (II, 533), et apparente donc sa vérité à un archétype humain. Dans la mesure où vivre dans le temps, c'est vivre dans l'éternité, source et achèvement de notre parcours individuel dans l'univers, il est possible d'affirmer que le monde réel est le monde de l'archétype humain sans avoir recours à l'idée de transcendance. Ainsi l'événement - l'instant - conserve toujours sa dimension immanente. En affirmant que « toutes les formes ont leur vertu en elle-même et non dans un contenu conjectural » (I, 675) et que « toute chose tend à être son propre archétype » (II, 886), Borges nous renvoie à *quelque chose*, l'univers impérissable des objets dans leur fonction archétypale.

Les récits de Borges se concentrent généralement autour d'une vie, d'une figure archétypale et d'un nombre restreint, voire unique, d'événements dans cette vie. Ils sont donc, à proprement parler des récits d'événement dont la signification est d'ordre immanente et non conjectural. Mais ils révèlent aussi, dans leur déroulement même, la dimension archétypale de l'homme et des choses, « flèche dure » qui traverse le temps pour en manifester l'éternité. Deux récits majeurs encadrent cette vaste narration philosophique.

Le premier récit, *Tigres bleus* (II, 968-978), nous confronte au désordre apparent de l'univers et nous révèle les opérations linguistiques majeures qui s'y déroulent. Son personnage principal y fait l'expérience énigmatique de pierres en forme de disques qui se multiplient ou diminuent lorsqu'on les éparpille en les lançant en l'air sans aucune logique mathématique, étant entendu qu'un disque jeté isolément des autres ne peut ni se multiplier, ni disparaître. Telle est l'univers et les choses qui le compose, un monde infini d'éléments identiques en apparence mais qui s'avèrent producteurs de combinaisons infinies. Ainsi faut-il les maintenir toujours en mouvement si l'on veut en manifester l'énergie vitale, sans pour autant en saisir l'essence ou la logique propre (toute incision d'un disque le fait disparaître). Seules donc sont appréhendables les opérations effectuées sur ces objets : *quelque chose* peut être ainsi nommé par *quelqu'un*, un nom peut être donné aux choses par le seul fait du langage du poète. Bref, dans le monde réel, le langage est premier, donc constitue le creuset des archétypes.

Le second récit, très connu, est *L'Aleph* (I, 653-668). Au « centre ineffable de mon récit », l'écrivain est confronté au désespoir majeur, engendré par les limites mêmes du langage. Au moment où il voit l'Aleph, il devient un très court instant le spectateur de la pure simultanéité, alors que la transcription scripturale de cette expérience visuelle est nécessairement successive. « C'est ainsi qu'est le langage » ajoute-t-il. Mais il peut aussi écrire: « j'en dirai cependant *quelque chose* ». Qui est l'Aleph? Une sphère renfermant un spectacle vertigineux. « Chaque chose équivalait à une infinité de choses, parce que je la voyais clairement de tous les points de l'univers » écrit-il alors. A travers cette « ensemble infini », il ajoute: « j'ai vu des millions d'actes délectables ou atroces » dans l'unique instant où tous ces actes « occupaient le même point, sans superposition et sans transparence » (II, 662).

Ainsi ce second récit nous confronte à ce qu'un homme n'a jamais regardé « l'inconcevable univers » dans son ultime existence, alors que le premier nous présente un homme, tout aussi unique, opérant de ses propres mains à l'intérieur du chaos apparent de l'univers. Cet homme archétypale confronté de si près à la multiplicité infinie des choses n'est pas dénué d'angoisse dans le récit, tout au contraire; face aux « tigres bleus », il craint une contamination des choses qu'il manipule: va-t-il se multiplier à l'infini au point d'en perdre son identité ? Devant

l'Aleph, abasourdi par le caractère formidable de son observatoire, il craint « qu'il ne restât pas une seule chose capable de me surprendre ». Mais, une fois l'instant passé, l'oubli, consubstantiel au temps, opère son action apaisante.

En fin de compte, l'expérience poétique, doublée d'une activité narrative, ne renvoie pas principalement chez Borges à la quête de l'essence de l'être, mais « nous provoque à réinterpréter le Quelque chose dans lequel nous sommes [...] en nous poussant à reconsidérer les choses d'un point de vue insolite, en nous invitant au choc de la réalité, à l'impact d'une épreuve individuelle où s'écroule la fragile charpente de nos universaux » (Eco, 1998, 39), nous permet d'affirmer que « toute chose tend à être son propre archétype » (II, 886). L'idiome du poète nous révèle qu'on est quelqu'un à proximité de quelque chose de façon indéterminée tout en étant soumis aux noms qui dévoilent ce quelqu'un et ce quelque chose: il correspond à l'acte de « donner le nom aux choses » (II, 174).

En deçà de la parole contrainte se trouve donc l'univers des archétypes: on nomme quelqu'un sous une forme archétypale. Il n'est alors nullement besoin d'aller chercher un sens caché derrière l'apparence des choses: c'est « le monde des apparences » lui-même saisi par le langage commun qui fournit les éléments nécessaires à la multiplicité des combinaisons ouvrant à la connaissance de l'inconnu, comme dans le récit sur les « tigres bleus ». Ici la réinvention permanente du langage par le poète prend en compte des événements successifs dans leur dimension totalisante, c'est-à-dire à la fois archétypale, immanente et narrative.

III- Du réel de l'histoire: de la réalité à l'événement singulier.

De l'événement linguistique à l'événement discursif, nous passons du repérage référentiel de ce *quelque chose/quelqu'un* producteur de sens par lequel l'événement *advient* à ce qui est *advenu* dans l'événement par le fait de la multiplicité et de l'hétérogénéité des énoncés, et de leurs fonctions spécifiques (sujet/objet/concept). La dynamique référentielle instaure des règles « vides », au sens où elle ne fournit pas un contenu préalable mais explicite, par la médiation de sujets cognitifs, les principes d'application de la règle, sa dimension régulatrice dans l'ordre des possibles. Des places « vides » sont ainsi disponibles en des points singuliers : elles sont non localisés à l'avance, pour ce qui vient un moment y fonctionner comme sujet, objet ou concept. D'un cas à l'autre, la singularité fait loi, l'existence de représentation préalable est bannie. Mais c'est surtout à propos du statut de l'objet extérieur, du réel lui-même que la différence est fortement perceptible entre l'événement linguistique comme typification et l'événement discursif comme configuration.

L'existence d'une langue empirique, d'un état de langue à un moment historique précis et au sein de l'espace/temps de communication, relève d'une hyperlangue (Auroux, 1998) où se mettent en place des schèmes de pensée, introduisant des possibles en langue, et justifiant ainsi l'usage de règles et de conventions, avant d'en venir au produit de ces schèmes sémiotiques, les discours eux-mêmes. Ainsi l'existence de la langue empirique renvoie à des blocs de réalité, au sein du continuum de l'espace-temps, irréductible à un seul système de propositions générales : elle procède d'éléments linguistiques appréhendables dans leurs relations spatio-temporelles, c'est-à-dire déterminés par un espace empirique d'intercommunication. D'un bloc d'une telle réalité linguistique à une autre, il est toujours question de comparaison, de réflexion, d'abstraction, de figuration etc., sur la base du matériel empirique disponible. En d'autres termes, la langue empirique est composée d'états et de sujets cognitifs fixant le possible en langue, et donnant des instructions qui permettent aux sujets de la communication discursive de s'identifier au sein de telle ou telle pratique langagière.

L'événement linguistique s'inscrit bien dans un tel continuum d'espace/temps, donc participe de sa segmentation en posant l'existence de la langue empirique. Il pose ainsi des limites à toute interprétation (ce quelque chose de plus assigné à l'objet exprimé par un nom) et représentation discursives suscitées par le quelque chose et le quelqu'un, véritables archétypes du signe. De telles limites, expressions de la résistance du réel, équivalent à ces « lignes de tendance » dont parle Umberto Eco (1999) pour marquer la résistance du réel. Avec l'événement discursif, nous quittons un temps « les lignes de segmentations dures » de ce continuum pour entrer

dans un espace de lignes moins visibles, qui traversent en quelque sorte des blocs de réalité par toutes sortes de détours. Nous franchissons ainsi un seuil discursif : il est désormais question de la créativité de l'agir, de l'émergence de devenirs sans préexistence aucune. Ce qui est déterminant au niveau des possibles, le référent linguistique, n'est que régulateur au niveau du concret discursif. La réflexivité du langage, c'est-à-dire sa capacité à produire lui-même ses ressources interprétatives, est le propre de l'événement discursif. Nous considérons donc que nous pouvons désormais emprunter des lignes de fuite et de fêlure où la résistance des états de choses diminue, l'exigence humaine de liberté s'amplifie au point de transmuter la réalité dans des « blocs de devenir », des « conjugaisons de flux » et des « contenus d'intensité » (Deleuze, 1996, 151).

Dans la perspective référentielle où s'inscrit l'événement linguistique, le découpage en schèmes cognitifs se justifie donc par l'existence d'un réel externe, motivation même de ce découpage et ligne de résistance à tout décrochage du référent. La perspective discursive qui préside à la description de l'événement discursif est toute autre, elle se situe sur un plan d'immanence, elle est d'ordre performatif. Selon la célèbre formule de Benveniste (1966, 273), « L'énoncé performatif est événement parce qu'il crée l'événement », en première approche le faire de l'énoncé est son dire.

Le passage de l'événement linguistique à l'événement discursif pose alors deux questions :

Qu'en est-il de l'intentionnalité individuelle et collective, est-elle réductible à des stratégies discursives ?

L'accent mis sur la performativité du discours attestée dans les ressources propres aux énoncés nous éloigne-t-elle de la réalité des faits ?

La question posée par l'historien du discours à la pensée en acte des auteurs/acteurs, n'est pas *comment* disent-ils ce qu'ils font, au titre d'une stratégie discursive que l'analyste devrait rendre visible, mais *pourquoi* le font-ils, et présentement pour des *raisons particulières* qui s'expriment dans des croyances sincères, rationnelles et consistantes. L'intentionnalité renvoie ici au fait qu'une action n'est intelligible que sous la description discursive que l'auteur/acteur en donne. Il s'agit donc de considérer la capacité signifiante dont dispose l'acteur/auteur pour réaliser un état d'hyperlangue, étroitement lié à un état de choses du monde, et par là même de considérer son aptitude à produire des discours aux significations historiques particulières.

Le débat sur l'intentionnalité est central en histoire des concepts, domaine de recherche dans lequel nous nous sommes impliqué depuis une quinzaine d'années. Quentin Skinner qui vient de rassembler ses interventions en ce domaine en les

réécrivant partiellement (2002), en débat de avec Mark Bevir, auteur d'un *The Logic of the History of Ideas* (1999), qui résume ce débat (2002).

Quentin Skinner précise d'abord que le problème principal, en histoire langagière des concepts, n'est pas de connaître la signification de ce qu'un auteur a dit et a fait. La question posée se décline plutôt en deux temps, intimement liés : 1° Qu'est-ce que l'auteur a fait en disant ce qu'il dit ? Quelle est la signification de cette « action linguistique » (linguistic action) ? 2° Qu'est-ce que l'auteur a voulu signifier en écrivant d'une façon particulière ? Quelles sont ses intentions en exprimant cette chose particulière ? Il s'agit donc d'établir un lien entre les significations (générales) et les intentions (particulières) de l'auteur/acteur dans l'acte d'interprétation. Ainsi le rôle de l'historien du discours consiste à mettre en valeur les intentions de l'auteur dans le fait même d'écrire ce qu'il écrit, sans pour autant conférer à ces intentions une valeur finale dans l'interprétation, par exemple sous la forme d'une prise de conscience d'un contenu finalisé de pensée par l'auteur lui-même.

A ce titre, les intentions d'un auteur doivent avoir un caractère conventionnel, réglé pour pouvoir être intelligibles, donc ouvertes à la compréhension historique. Situés hors de toute prétention à la maîtrise du savoir, donc de tout privilège de la conscience, ces états intentionnels, permettent, par leur capacité à rendre possible la réalisation d'un état de choses, de positionner un argument en contexte, c'est-à-dire de façon particulière : ils contribuent donc à un traitement adéquat d'un état de choses appréhendé sous la description discursive que l'auteur en donne. L'auteur se voit ainsi conféré une certaine force illocutionnaire, par sa capacité à « performer » un acte dans sa façon même de faire ce qu'il dit, c'est-à-dire à s'insérer dans une « action linguistique » qui, en plus qu'elle dit quelque chose, produit quelque chose en le disant. Skinner ouvre ainsi une perspective de recherche sur le changement conceptuel dans l'histoire qui révoque tout surplomb de la pensée sur l'action au profit d'un déploiement de la pensée, aussi abstraite soit-elle, dans le champ même l'action. Plus précisément, il aborde l'histoire des concepts dans les termes d'une action linguistique qui confère au discours politique une place essentielle dans la théorisation du politique.

Dans d'autres termes, ceux de la philosophie analytique (Austin 1962/1970), les intentions d'un auteur marquent le lien entre la dimension créative, donc non instrumentale, du langage, et la performativité attachée à des actes particuliers de langage. Il apparaît ainsi que les significations d'un texte ne peuvent se confondre d'emblée avec les intentions de son auteur, aussi « conscientisées » soient-elles : encore faut-il identifier ce que telle ou telle intention signifie pour un auteur dans un contexte donné, ce qu'il en est donc de leur degré de réflexivité dans un univers langagier normé. Plus précisément, l'historien du discours balise l'histoire des concepts à partir du vocabulaire normatif d'une époque donnée, c'est-à-dire à l'aide

du contexte multiforme d'actions linguistiques définies par le fait même que le potentiel normatif des concepts est pris dans l'action politique. Il s'agit, en fin de compte, d'étudier la manière dont les règles rhétoriques et les conventions sociales ont force illocutoire dans l'usage argumentatif des concepts.

A ce titre, la question de l'intentionnalité ne peut se réduire à la seule considération de l'état d'un sujet psychologiquement conscient de ses actes, elle concerne, tout autant si ce n'est plus, à manière dont l'individu s'insère dans le monde qui l'entoure.

Pour répondre à la seconde question, le débat sur l'intentionnalité permet d'aborder la discussion sur le rapport à la réalité en des termes autres que le seul fait d'un contexte social externe au discours lui-même.

Faut-il alors considérer, d'un point de vue herméneutique, que le contexte est l'une des ressources du texte lui-même et ne justifie pas de le caractériser en tant que réel à part ? Ou faut-il s'en tenir, d'un point de vue réaliste, à la distinction entre *l'énoncé* et le *fait énoncé*, étant entendu qu'il ne s'agit pas d'un fait naturel, mais d'un fait institutionnel ? Searle (1998) a longuement argumenté autour de la seconde interrogation pour conclure que la vérité des énoncés ne leur est pas intrinsèque, mais est dépendante de la manière dont existent les choses dans le monde, indépendamment donc des énoncés. En énonçant *le fait que*, ou en s'inscrivant dans l'ordre du *ce que*, une réalité externe au contenu défini est présupposée de manière ontologique en arrière plan de tout énoncé, à l'encontre de la perspective empiriste où le réel n'est qu'une réalité perçue, et rien de plus. Une telle prise en considération, hors de nos représentations discursives, de l'état des choses pose problème dans toute approche autoconstitutive d'une dynamique événementielle sur la base de configurations d'énoncés attestés qui s'efforce justement de situer l'événement dans un ordre immanent, distinct de l'état des choses.

Une question autre concerne le partage empirique entre événement linguistique et événement discursif du point de vue historique. A vrai dire, ce partage ne va pas de soi, surtout s'il brouille la tentative justifiée de mettre sur pied une *micro-histoire des événements linguistiques*.

Du point de vue de l'historien du discours, les sujets d'énonciation producteurs d'énoncés significatifs dans une conjoncture historique déterminée disposent d'une *capacité réflexive* inédite, de jugements formulés à partir d'arguments énoncés dans des événements discursifs. Une telle faculté de jugement constitue le support des ressources réflexives disponibles dans les configurations d'énoncés constitutives des événements. Nous sommes ici dans une problématique de l'énoncé, concrétisée par un *travail configurationnel* sur la base d'une lecture d'archives, nous l'avons déjà vu. Ainsi, l'historien du discours s'intéresse actuellement de très près aux capacités interprétatives des membres d'une société, à la manière dont les acteurs eux-mêmes

se chargent d'accomplir un effort d'interprétation au sein de l'action. Bien sûr, il ne s'agit pas de sacrifier des formulations individuelles, donc limitées. Mais notre objectif est plutôt de *prendre au sérieux les arguments invoqués dans l'intercommunication*.

Le problème se pose alors, pour l'historien des idées linguistiques engagé dans la recherche d'un nouveau protocole d'accord avec l'historien de métier (Guilhaumou, 1996), de l'attitude à adopter pour caractériser, dans les chaînes événementielles, des événements proprement linguistiques où se déploient des sujets disposant de capacités et d'outils linguistiques spécifiques. Au premier abord, le recours à la notion d'événement, pour caractériser des faits de langue, correspond à la volonté de valoriser la part novatrice, en particulier au plan théorique, de la conscience linguistique des sujets parlants au sein de la réflexivité généralisée des discours. Mais en introduisant d'emblée un point de vue référentiel au sein d'un continuum discursif où des sujets cognitifs découpent le réel de la langue pour produire des événements linguistiques, nous avons modifié singulièrement cette vision un peu courte de la conscience linguistique.

Reste que, sur le plan de la description empirique et historique en matière d'hyperlangue, il convient aussi de rendre compte non seulement d'une telle *conscience linguistique*, mais aussi de *capacités linguistiques* sans cesse enrichies, et matérialisées par la variation du contenu d'*outils linguistiques* tels que les dictionnaires et les grammaires. Conscience linguistique, capacités linguistiques et outils linguistiques structurent l'espace/temps propre à l'horizon socialement régulateur de la langue: c'est l'essentiel des données empiriques de l'hyperlangue, nous semble-t-il. Nous pouvons alors considérer qu'une telle « préstructuration historique » de la langue se renouvelle en permanence dans des événements linguistiques, co-extensifs aux événements de discours, où la singularité de l'action s'ouvre ou non à l'innovation linguistique.

Il est alors possible de décrire, à un moment donné, un *état d'hyperlangue* comme un espace régulateur de faits linguistiques, qui laisse une marge d'indétermination dans le fonctionnement même de la langue concrète, et le lien qu'elle noue soit avec le dispositif abstrait, et formel, de la langue-objet des linguistes, soit avec l'expérimentation langagière proprement dite. Si la description d'un état d'hyperlangue tend à donner une vision unifiée des faits de langue, la dynamique empirique de l'hyperlangue demeure cependant inscrite dans un univers d'interprétants, de médiateurs, de sujets cognitifs qui, par leur découpage d'un réel extérieur à la langue objectivement décrite, circonscrivent les conditions de possibilité de l'événement aussi bien linguistique que discursif. C'est l'orientation que nous avons prise dans nos travaux récents en histoire de la langue (2005, et 2008 pour la version anglaise plus large).

La prise en compte initiale de *l'empiricité* nous incite à ne pas faire l'économie des faits de la langue empirique, et de leur construction référentielle dans la dynamique d'une construction sociale du réel. Nous avons ainsi situé l'événement linguistique au fondement du savoir sur la langue (politique). Cependant la prise en charge de *l'historicité* nous oblige également à penser la différence entre événements linguistiques et événements discursifs en termes de phénomènes historiques. Nous entrons là dans un vaste programme de recherche qui nécessite de faire avancer nos analyses discursives à partir de la description d'un matériau historique. Notre réflexion se veut philosophique pour une grande part, y compris dans l'abord de la question du langage. Pourtant, elle accorde une place essentielle aux données empiriques, qu'il s'agisse d'énoncés d'archive ou de résultats d'enquêtes.

Le travail sur les énoncés attestés, qui jalonne sans cesse notre parcours de recherche, rappelle sans cesse qu'il ne peut y avoir d'abord philosophique du cours des choses en position seconde et réfléchi, mais que la description de l'événement configuré fait partie intégrante du jugement porté sur les actions passées et présentes des hommes. La totalisation de l'événement est à ce prix.

D'ailleurs, le débat que nous venons d'aborder continue, comme le montre le déplacement de la question de l'intentionnalité vers celle de la généalogie, également présentée par Mark Bevir dans un article récent (2008). Il s'agit de considérer la manière dont advient la narration historique, au plus près de la tradition interprétative qui, de Nietzsche à Foucault, ouvre à une généalogie critique centrée sur la mise en évidence de l'hétérogénéité et de la contingence des pratiques discursives et des réseaux de croyance, incluant ainsi les questions connexes de l'intentionnalité et de la réflexivité, tout en les intégrant dans une épistémologie plus spécifique. Une telle généalogie critique met en effet l'accent sur la question du nominalisme, et donc sur l'individu face au collectif, ce qui nous a permis, avec la sociologue Laurence Kaufmann, de proposer un nouvel abord de l'invention de la société au 18^{ème} siècle (Kaufmann, Guilhaumou, 2003).

La théorisation, dans un sens nominaliste, de l'approche configurationnelle du discours, en termes de généalogies nous oblige ainsi à sortir de l'opposition trop simple entre d'une part le sujet par qui advient l'événement, le sujet cognitif, d'autre part le sujet advenu dans l'énonciation de l'événement, du protagoniste au porte-parole. Nous devons également prendre en compte l'individu historique porteur d'émancipation, donc en quête d'autonomie. Une des premières conditions de la mise en place d'un tel programme historique est donc l'abord de la narration individuelle et/ou collective, plus précisément du récit d'événement, troisième volet de notre triptyque méthodologique.

N.B.

L'événement Sieyès

Au cours des deux premières années de la Révolution française, la figure du législateur-philosophe ne s'impose pas aussi facilement que Sieyès l'aurait souhaité. Elle se heurte, dans sa volonté d'achever la mutation politique en cours par l'établissement d'un « ordre représentatif » à la calomnie de ceux qui « prirent le nom de révolutionnaires », en l'occurrence les jacobins.

Nous entrons alors dans la « Vie politique » écrite par Sieyès lui-même à la troisième personne, sous le titre *Notice sur la vie de Sieyès* (1794), et dont nous avons présente l'analyse que nous résumons ici (Guilhaumou, 2000).

D'après ce récit de vie, le bon déroulement de l'intrigue politique mise en place au cours des événements majeurs de 1789 tourne court. Peu à peu, les travaux du législateur (Sieyès est membre de l'Assemblée Constituante, puis, après une pause pendant l'Assemblée législative, de la Convention) s'épuisent. Au législateur succède le « spectateur interdit » d'un « horrible tableau », celui du « langage corrompu » des jacobins au pouvoir.

Cependant l'événement narré de sa « Vie politique » témoigne d'un acte de résistance à l'appel au malheur (« Rien n'est révolutionnaire comme le malheur » disent les jacobins). Le « nom de Sieyès » est toujours présent pour faire valoir la constance de l'influence de la raison, l'importance des principes de l'art social, le caractère exclusif de l'amour de la vérité.

Certes, la « Vie politique » de Sieyès nous fait part de la forclusion progressive de « l'histoire de la Révolution » connue dès 1789, donc de l'apparition d'un non-événement, la Terreur, moment où le récit majeur, celui des événements d'assemblée, tourne court. Mais le maintien du « nom connu dans la Révolution » de Sieyès est à double face: d'un côté, le plus voyant, il le condamne à devenir un « étranger » dans la politique révolutionnaire, puis un suspect, un « ennemi » du pouvoir en place, d'un autre côté, plus porteur d'avenir, il le prédestine à incarner, une fois la chute de Robespierre, acquise, la figure rénovée d'un législateur-philosophe enfin détenteur de la sa « langue propre », d'une langue non corrompue par les excès de la multitude.

Sieyès prépare ainsi l'achèvement de son trajet intellectuel énoncé par la suite au sein de ses discours programmatiques de l'an III. Cependant c'est une fois de plus dans ses manuscrits personnels qu'apparaît un nouveau sujet cognitif, le « philosophe analyste ». Sujet synthétique, il est à la fois le métaphysicien analyste, le législateur philosophe et le possesseur d'une « langue propre », « la langue analytique » (Guilhaumou, 2002). Figure par excellence de la résistance du réel de la politique, le « philosophe analyste » marque par sa présence le fait que Sieyès a toujours considéré pouvoir disposer d'une prise narrative sur l'événement

d'assemblée, même si ses propositions de l'an III, jugées trop métaphysiques par ses collègues, ne sont jamais considérées à part entière lorsqu'elles ne sont pas tout simplement rejetées.

La « Vie politique » de Sieyès se présente donc bien comme une ultime tentative de penser l'achèvement de son projet politique, et de son agir effectif au sein de l'événement jugé majeur de la période révolutionnaire, l'événement d'assemblée. Elle parachève, en dépit des malheurs du temps, le mouvement d'ensemble vers la liberté humaine.

Précisons enfin que nous trouvons explicité en fin de parcours de « la conduite constante, uniforme et rectiligne de Sieyès dans tout le cours de la Révolution » la figure du législateur dans ce qu'elle doit être, impartiale et équitable, (une sorte de « juge d'équité naturelle » précisera Sieyès ailleurs) en référence à un sujet régulateur et dynamique, le « philosophe analyste ».

Cet ultime sujet cognitif au sein d'un parcours plein de ressources trouve sa raison d'être dans une exigence analytique qui permet à des hommes rares d'ouvrir et de frayer un chemin aisé en vue de « la conquête de la vérité ». Il procède donc de la synthèse du pur besoin de vérité exprimée par le « spectateur philosophe » et du constant surplus de besoins sociaux énoncé par le législateur dans la loi. Qui plus est, la présence attesté dans l'archive inédite de cet ultime sujet cognitif nous entraîne bien au-delà du terme (1794) de ce « récit de vie ».

Nous pouvons aller en effet encore plus loin, là où se dessine un cheminement conceptuel au sein d'un débat avec les Idéologues d'une part, les philosophes allemands adeptes de Fichte et Kant d'autre part, pendant le Directoire donc et jusqu'à la production, au début du XIX^{ème} siècle, du concept central de « la métaphysique du langage » de Sieyès, celui de « monde lingual ». Un monde qui « décuple, centuple à l'infini notre capacité intellectuelle », subsume donc, sous ce concept, l'ensemble des événements « heureux » que Sieyès a connu dans sa vie.

« Le nom de Sieyès » associé tant à sa parole, ses travaux, son action qu'à sa pensée et son esprit, nous entraîne, certes grâce à des matériaux empiriques divers et abondants, dans la compréhension d'une vie présentée tout le long d'un trajet où se succèdent événements linguistiques, événements discursifs d'assemblée et récit de vie, donc étendue jusqu'à sa réalisation la plus complète et la meilleure possible.

III - Du récit d'événement.

Maintenant il convient de préciser en quoi l'expérimentation de l'événement ne procède pas uniquement de l'agir humain et de ses ressources advenues. Elle concerne aussi la *part prospective* d'une humanité en devenir. Il est vrai que l'abord du travail de fiction chez Borges nous a déjà mis dans le bain, si l'on peut dire. Dans son oeuvre, le récit d'événement occupe une place tout aussi centrale que le poème. Il y est sans cesse question du futur présent dans le temps successif, des archétypes de choses créées par l'homme comme invention et ressources de l'humanité.

Cependant nous nous limiterons ici à l'aspect du récit d'événement qui définit le futur proche de chaque génération échue, le futur passé, selon l'expression de Koselleck (1990), autre figure majeure de l'histoire des concepts. Pour autant, soulignons qu'à l'encontre des historiens qui cherchent le sens de l'histoire dans un mouvement progressif, donc qui veulent décrire un processus historique cohérent, il est présentement question d'un monde d'événements sans cohésion objective, où la continuité narrative de l'histoire procède de choix ontologiques, en particulier sur ce qu'il en est des entités collectives, à l'exemple du peuple. A distance d'une historiographie interrogeant le sens de l'histoire à travers des régimes successifs d'historicité, la perspective présente considère que toute approche d'un concept historique présuppose une interprétation ontologique des modes de temporalisation.

Entre les expériences vécues et les attentes des hommes agissants et souffrants, la thématization du temps historique en adéquation avec soi-même introduit le devenir dans le cours des actions humaines. L'accent est donc mis présentement sur un passé non-continuiste, issu de la pluralité de modes de temporalisation de l'être associés à des possibles autonomes ouverts à un futur authentique avec son centre le peuple comme communauté d'authenticité. Nous entrons dans le monde des inventions de perspective, là où l'événement existe par la puissance de raconter qui se déploie en lui-même. Le regard perspectiviste nous permet d'investiguer un champ d'expérience émancipateur, d'appréhender une prise narrative sur une ligne d'horizon où le droit naturel des égaux à l'autonomie s'affirme et se découvre dans l'analyse des conditions de la production et de la circulation des récits, au titre de leur pouvoir propre (Faye, 1990). Ainsi l'analyse de la formule, de Jean-Pierre Faye à Alice Krieg-Planque en passant par Pierre Fiala et Marianne Ebel, constitue un cas exemplaire de procès de connaissance où le récit sur le récit, la circulation des récits sous forme de sur-récit constitue un métalangage non dissocié de la narration proprement dite de la formule considérée, ce qui permet d'autant de maintenir sa

matérialité discursive et sa potentialité propre. Alice Krieg-Planque précise ainsi que « la formule, en tant que référent social, est un signe qui évoque quelque chose pour tous à un moment donné. La formule est connue en tant qu'elle désigne quelque chose » (2009, 101). Quelque chose existe donc à travers la formule. En second lieu, la formule se concrétise discursivement par une multitude de paraphrases : elle permet ainsi de reconnaître, d'identifier tel ou tel sujet parlant. Et quelqu'un parle donc à travers la formule. Nous sommes encore une fois dans la caractérisation ontologique de l'événement telle que nous l'avons précisée au début de notre propos.

L'événement narré produit donc des *réserves de sens* sur la base d'un besoin d'historicité. Le pli et le dépli de la narration introduisent à l'histoire pensée. Au-delà de l'événement historique, ou plutôt historiographique, saisi dans son effectuation au sein d'état de choses, l'événement narré est d'abord pur devenir, plus précisément expérimentation de la pensée dans l'actuel, c'est-à-dire dans ce que nous sommes en train de devenir, notre devenir-autre (Deleuze, Guattari, 1991). Ainsi notre attention se déplace vers *qui* est, là où le sujet narrateur devient sa propre augmentation, atteint son achèvement en construisant du lien, en refusant toute expérience séparée.

En terme de genre discursif (Adam, 1991), le récit est conçu comme une succession d'événements sur un axe temporel. Le récit d'événement dispose alors d'une unité thématique, plus précisément d'une unité d'action autour un sujet. Il est tout aussi légitime de considérer la référentialité propre du récit d'événement en s'orientant vers une pragmatique de la référence temporelle, telle qu'elle a été mise en place autour de Jacques Moeschler (1998) à partir de l'analyse des marques langagières des relations temporelles.

Dans le trajet entamé avec l'événement linguistique, nous abordons plutôt le récit en terme d'achèvement, c'est-à-dire au moment où la narration de l'événement peut fonder une biographie.

L'insistance sur le récit d'événement fait alors écho à l'affirmation que la vie est un récit exemplaire pour les hommes entre eux. Du lieu où il est question, avec l'événement linguistique, de sujets médiateurs producteurs de sens, nous passons sur un autre extrême, là où la transmission du sens s'achève dans la narration de la vie de véritables « héroïnes » (Dermenjian, Guilhaumou, Lapied, 2004) et « héros » connu(e)s ou anonymes dont le souvenir restitue les intervalles essentiels de l'existence de l'humanité. Le récit d'événement nous extrait de notre existence physique et biologique, nous permet de donner un sens partagé à la narration de vie d'abord comme unicité d'intervalle entre la naissance et la mort, puis comme pluralité d'intervalles selon les époques plus ou moins mémorables de la vie.

Dans la perspective arendtienne, il est alors possible de considérer que le sens n'arrive à la plénitude que dans la narration de vie, et en son sein le récit d'événement. L'action devient ainsi en fin de parcours, et sur le modèle du récit de vie, une action narrée par un spectateur qui témoigne de son authenticité, de sa vérité. Lorsqu'Hannah Arendt nous propose une série de *Vies politiques* (1974) - titre particulièrement significatif -, elle souhaite nous présenter le spectacle de vies exemplaires par leur manière de présenter l'intervalle spécifique entre un homme, son oeuvre et ses semblables d'une part, et leur façon de concrétiser un lien de l'action à la pensée témoignant du mouvement de la liberté humaine d'autre part. Figures plutôt marginales dans le contexte de leur époque (Rosa Luxembourg, Bertolt Brecht, Walter Benjamin, pour ne citer que les plus connus de nos jours), elles manifestent cependant un sens inédit de l'avenir. Et Hannah Arendt d'ajouter:

« Que nous ayons, même dans les plus sombres des temps, le droit d'attendre quelque illumination et qu'une telle illumination puisse fort bien venir moins des théories et des concepts que de la lumière vacillante, incertaine et souvent faible que des hommes et des femmes, dans leur vie et leur oeuvre, font briller dans presque n'importe quelles circonstances et répandent sur l'espace de temps qui leur est donné sur terre, telle est l'intime conviction qui constitue le fond sur lequel les silhouettes qui suivent furent dessinées » (1974, 10).

Le rôle du récit biographique consiste donc bien à rendre l'histoire vraie au-delà du temps empiriquement défini. La question n'est plus *ce que* je suis, quel est *ce quelque chose* et/ou *ce quelqu'un* donnant sens à ma vie, mais *qui* je suis lorsque ma vie construit son identité au contact de l'existence plurielle de moi-même et des autres. A l'avant-coup, si l'on peut dire, du *quelqu'un* se substitue l'après-coup du *qui* transfigurant l'oeuvre en action narrée de sa vie.

Reste que le récit d'événement est souvent absent là où la vérité n'est pas présente, au sein d'un vie ordinaire, sans que les hommes aveuglés par la normalisation ne s'en inquiètent. Ici « Le point central est que l'achèvement qu'assurément tout événement accompli doit avoir dans les consciences de ceux à qui il revient de raconter l'histoire et de transmettre son sens leur échappa ; et sans cet achèvement de la pensée après l'acte, sans l'articulation accomplie du souvenir, il ne restait tout simplement aucune histoire qui pu être racontée » (Arendt, 1972, 15).

Le récit d'événement relance ainsi l'action infinie de l'interprétation, permet l'infinité des narrations, assimile action et pensée, associe l'acte et la révélation, rend mémorable la vie du héros du plus anonyme au plus célèbre, adhère à la vie de l'esprit. Il nous introduit à l'agir politique vrai, au sens où l'action politique est rapportée au jugement d'un spectateur désintéressé sur la dimension universelle de

l'événement singulier, à l'exemple de Kant jugeant de l'enthousiasme de la Révolution française (Guilhaumou, 1998a).

En effet, l'effectivité du récit d'événement, du cours d'action qu'il décrit, est d'autant plus grande qu'elle révèle la capacité d'autonomie, la volonté d'indépendance d'un sujet agissant. Dans un récit du devenir sur la base de la vie comme action pensée, le *verbe d'action* joue un rôle essentiel. Un verbe actif qui ne se limite pas à situer une place d'événement, à désigner un « événement-objet » comme la condition de vérité de phrases d'action (Davidson, 1993). Un verbe actif donc qui exprime la manière de penser de l'homme par l'union du « je veux » et « j'agis ». Ici le *qui* témoigne de l'authenticité de l'action d'une pensée en mouvement, d'un faire penser équivalent à un *faire arriver*.

Certes nous sommes déjà loin de ce *quelqu'un* qui permet au sens d'advenir, voir de l'univers autoconstitué de *ce qui* est advenu, mais nous en sommes quand même assez prêt pour concevoir que l'intrigue venue du fonds des temps s'y achève par la présence d'un sujet émancipé disposant pleinement de son intelligence narrative.

De la tranche de vie du récit individuel à l'entrecroisement de diverses narrations dans le récit collectif, le récit d'événement est avant tout prospectif. Il s'appréhende dans les formes de l'action, c'est-à-dire dans des jugements universalisables des actes de la vie de chacun par leur association aux autres. Il se traduit dans des oeuvres où chacun peut faire l'expérience de la dualité entre soi-même et la pluralité du monde commun, du « deux-en-un » (Arendt). Il est récit en acte, et concentre donc en lui aussi bien la dimension cognitive du moi que de sa réalité performative, sa dimension pragmatique. Mais il tient son efficence d'un statut propre, d'une synthèse inédite entre l'action et la pensée.

Au titre de la multiplicité des actes singuliers ayant valeur d'oeuvres, le récit d'événement est omniprésent dans le cours des actions. Il définit à la fois les formes singulières de ces actions et leur dimension universalisante ; il les rend visibles, lisibles, communicables. C'est dire que tout un chacun, acteur, spectateur, voir le chercheur lui-même, participe au récit d'événement, le co-construit. Nullement réductible à la valeur référentielle d'un savoir ou à l'effectivité d'un dire, il dispose de sa propre efficence dans un monde de vie où se confrontent le Moi et le langage hors toute réification des choses, donc à l'écart de la transformation ordinaire des valeurs en produits.

Nous pouvons alors affirmer que le récit d'événement, sous sa forme singulière et/ou collective, est la forme historique d'expérimentation du réel la plus achevée dans le cours de l'humanité. L'individu y thématise, dans le parcours même de son existence, des formes sociales particulières en donnant une consistance universelle à

une narration de vie. Les ressources ainsi dégagées de toute contraintes biologiques sont autant de disponibilités pour de nouvelles expériences de vie.

Forme accomplie de la mise en intrigue prise dans le spectacle de l'événement narré, le récit d'événement nous ouvre à une connaissance élargie des identités humaines. Du lien social, de l'accord social s'y créent par l'autoconstitution d'un sens commun en devenir sur la base du témoignage et du souvenir. Parti de la volonté de caractériser le schème conceptuel de l'événement, nous aboutissons alors à un événementialisation pleine et entière de l'événement.

En fin de compte, la visée du récit d'événement est double.

D'un point de vue méthodologique, l'analyse d'un récit d'événement s'inscrit dans une recherche programmatique, nécessite le regard croisé des autres, s'autorise d'une interrogation plurielle où chaque spectateur/chercheur apporte sa part d'élucidation de la relation de l'événement aux identités politiques et aux thématiques sociales, aux divers régimes d'historicité, à la pluralité des espaces émergents, etc.

D'un point de vue ontologique, la dimension « vraie » du récit d'événement ne renvoie pas à une essence de l'activité humaine, n'induit pas la recherche d'un fondement, mais rappelle l'éternel recommencement du sujet humain, son aptitude à poser les ultimes jalons d'un chemin qui le mène à l'émancipation. Elle se manifeste par l'inscription de la volonté dans l'agir humain par la (re)naissance sans fin du corps humain. Le *qui* renaît sans cesse, parce que son retour est irréversible de même que le cours de sa vie est imprévisible, donc toujours ouvert à la possibilité de la création *ex nihilo*.

Il s'agit bien d'en finir avec le tableau lugubre d'une humanité malheureuse qui suscite l'abandon de l'énergie politique et justifie l'engrenage de la culpabilité du temps vécu. Le récit d'événement interrompt cette marche funèbre, rend co-extensive l'expérience de la temporalité et l'expérimentation de la vie. Les hommes entre eux se délient du malheur passé, et dévoilent ensemble un *qui* « vital » déclencheur de processus discursifs nouveaux et imprévisibles, mais soutenus par la recherche du bonheur. L'avènement du *qui* commence avec la phrase « Je suis né » : le *je* ne nous renvoie pas ici seulement à l'acte de baptême d'un nom propre, désignateur rigide d'individu tout au long de sa vie, il signifie aussi l'amorce d'un récit performatif, sans réalité préexistante, la quête de ce qui le plus risqué et le plus spécifique attesté dans la narration d'une vie (Pelen, 1997: Guilhaumou, Mesini, Pelen, 1997, 2004). Cette ultime réflexion sur la catégorisation langagière de l'événement s'ouvre donc sur la nécessité d'une éthique discursive dans la relation entre l'observateur/spectateur et l'acteur d'une vie. Elle nous introduit à un « récit de

vie » où l'observateur - en l'occurrence le chercheur - a aussi sa part de co-auteur, dont exerce directement sa responsabilité dans ce qui fait arriver. La compréhension d'une vie s'étend alors jusqu'à la réalisation la plus large des possibles, multiplie l'intelligibilité des intervalles. Des configurations de sens inédites émergent dans la co-narration, désignent des formes nouvelles de subjectivation où l'observateur assume une place responsable à part entière. La démarche du chercheur est ici avant tout co-constructive.

Conclusion: pour une philosophie de l'événement langagier.

Dans un récent ouvrage consacré à la construction médiatique de l'événement, Patrick Chareadeau (1997), considérant que « l'événement se trouve dans le 'monde à commenter' comme surgissement d'une phénoménalité qui s'impose au sujet », précise que « les événements du monde ne prennent sens qu'à travers une structuration qui leur est donnée par l'acte même de langage et sa thématisation, lequel acte s'inscrit dans une visée communicative » (p. 101). Il s'intéresse ainsi à des processus d'événementialisation où un sujet interprétant donne son intelligibilité à l'événement dans ce fameux « monde à commenter ». Certes il admet bien l'existence « antérieure », et consécutive à la perception, d'un sujet communiquant là où l'événement n'est encore qu'une simple occurrence spatio-temporelle rendue déjà signifiante par le fait même de l'activité d'un tel sujet. Mais son approche est de part en part constructiviste, c'est-à-dire élaborée à partir de l'activité interprétative des sujets d'énonciation, tout en l'approchant de manière critique. Il est vrai que le temps rapporté, commenté, interprété, voire inventé de l'événement d'actualité se prête bien à cette démarche par ailleurs fonctionnaliste dans sa manière de construire des distinctions dans les phénomènes étudiés. Nous sommes donc là dans un univers de représentations où des schèmes « seconds » d'organisation, d'invisibilisation et de personnification explicitent, une fois décrits, le contrat médiatique qui dépasse souvent l'horizon des acteurs de l'événement. Affaire donc que de négociation que cet événement médiatique tout à la fois omniprésent dans sa forme et éphémère dans son contenu à nos yeux.

La position narrativiste formulé au mieux par Ricoeur, et dont nous avons parlé à propos de l'événement discursif, ne met pas en cause la possibilité d'une construction sociale de l'événement, voire l'étend à la construction historiographique, mais l'intègre dans une perspective phénoménologique plus large. A ce titre, il n'est pas étonnant que Ricoeur (1991) distingue aussi trois manières d'appréhender le sens de l'événement: d'abord, dans le cadre d'une sémantique référentielle, l'événement signifie que « quelque chose arrive »; puis d'un point de vue pragmatique, l'événement « c'est alors la parole elle-même en tant qu'elle advient »;

enfin, en liaison avec une sémantique de l'action, l'événement signifie « faire arriver ». L'intelligibilité discursive relève donc en fin de parcours d'une narrativité située au point d'articulation d'un agent et d'une action.

Cependant, si cette importante approche recouvre en partie notre propre découpage tripartite, elle ne permet pas d'introduire un sujet et son jugement-action dès l'approche référentielle de l'événement. Elle n'obéit pas plus à la logique empirique que nous avons adoptée dès le départ. Son point fort relève, répétons-le, de la mise en évidence de la dimension configurante de l'événement.

Un mot enfin sur la position praxéologique qui s'appuie conjointement sur la production nominative du constructivisme et la valeur attesté de la narration pour proposer une catégorisation diversifiée des événements. C'est le cas tout particulièrement des recherches portant sur le temps de l'événement (Neveu, Quéré, 1997) dans la dynamique de formation de l'espace public.

Reste que nous mettons l'accent en priorité sur l'événementialité dans sa donation immédiate en langue au sein de l'espace/temps de l'intercommunication humaine, de manière à éviter que la représentation du sujet soit doublée de la représentation « savante » du chercheur. Il importe donc de présenter l'événement dans des schèmes médiatisant en premier l'expérience sensible, de manière à ne pas faire l'économie de la dimension singularisante, donc événementielle, de la langue empirique. Il manque souvent, dans la description de l'événement, des maillons de la chaîne événementielle tant en amont avec l'événement linguistique qu'en aval avec l'achèvement de l'événementialité dans la narration de sa propre vie.

Faut-il alors promouvoir le programme d'une philosophie de l'événement dont le but serait de « rendre systématiquement tous nos énoncés à cette événementialité constitutive qui est la leur, au sens de la déclinaison des différents modes de narrativité qu'ils peuvent adopter, y compris dans la déprise apparente de la narrativité même » (Benoist, 1996) ? Sans nul doute dans la perspective que nous avons adoptée tout au long de cette réflexion. Mais sans pour autant oublier que la confrontation avec le matériau empirique constitutif de cette événementialité est co-extensive à un tel programme de recherche.

A vrai dire, l'élaboration d'une philosophie de l'événement revient, parmi les penseurs français contemporains, à Gilles Deleuze, comme l'a souligné François Zourabichvili (1994). Il est centralement question de l'événement dans l'oeuvre de ce philosophe non pas en terme d'effectuation au sein de l'état des choses, mais dans l'ordre de l'immanence, du devenir. Aussi son analyse de l'événement ne relève pas de la seule investigation historique, il en revient une part à tout observateur soucieux de saisir l'inscription d'un devenir dans l'action (Deleuze, 1990, 231). L'événement est alors créativité dans l'agir sans pour autant s'actualiser irrémédiablement dans une représentation stable du donné: il est d'abord un lieu

singulier de différences, de multiplicités, d'éléments hétérogènes, de matériaux empiriques diversifiés à l'extrême.

Il s'agit donc, dans une philosophie de l'événement, de « dégager toujours un événement des choses et des êtres », donc de « dresser le nouvel événement des choses et des êtres » (Deleuze, Guattari, 1991, 36). Bien sûr, précisons une dernière fois que l'observateur philosophe n'acquiert pas pour autant la capacité sois-disante supérieure de doubler le récit ordinaire des faits par un récit plus exaltant de l'événement. Son activité conceptuelle fait partie intégrante du travail empirique : il est tout au plus le co-auteur d'un événement narré, donc ouvert à sa totalisation interprétative. Cette leçon d'humilité nous renvoie au compagnonnage nécessaire entre le linguiste face à ses énoncés, l'historien face à ses archives, le philosophe en quête de jugements authentiques, l'acteur impliqué dans l'intrigue et bien sûr le spectateur de l'événement à qui nous accordons, avec Kant, la place centrale dans notre réflexion. Ce n'est pas par hasard que la place du spectateur devenant protagoniste de l'événement est au centre de nos Mémoires d'étudiant en mai 68 dont nous venons de publier un extrait (Guilhaumou, 2010).

Résumé

De l'événement linguistique au récit d'événement, en passant par l'événement discursif, nous proposons de parcourir le trajet de la langue empirique à la narrativité des actes de langage, en passant par l'approche configurante d'une dispersion d'énoncés. Ce parcours s'avère particulièrement important pour *qui* veut comprendre la manière dont l'individu est pris dans l'épreuve des événements, étant entendu que le monde lui-même auquel il se confronte advient à travers ses événements. Ici la totalisation de l'événement ne procède pas d'un épuisement descriptif et interprétatif des diverses fonctions langagières qui le caractérisent, mais nous renvoie en amont à un « monde lingual » (l'expression est de Sieyès) où opèrent des sujets cognitifs producteurs du sens des événements, et en aval à la totalité d'une vie pensée et agie dans la recherche de l'achèvement d'une narration toujours ouverte.

Références bibliographiques

- ADAM Jean-Philippe (1991), *Le récit*, collection « Que sais-je ? », Paris, PUF.
- ARENDT Hannah (1972), *La crise de la culture*, Paris, folio-Gallimard.
- ARENDT Hannah (1974), *Vies politiques*, Paris, tel-Gallimard.
- ARENDT Hannah (1983), *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy.
- AUROUX Sylvain (1986), « Le sujet de la langue: la conception politique de la langue sous l'Ancien Régime et la révolution », in W. Busse et J. Trabant eds, *Les Idéologues. Sémiotique, théories et politiques linguistiques pendant la Révolution française*, Amsterdam, John Benjamins.
- AUROUX Sylvain (1998), *La raison, le langage et les normes*, Paris, PUF.
- AUSTIN John Langshaw (1962/1970), *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil
- BADIOU Alain (1988), *L'être et l'événement*, Paris, Editions du Seuil.
- BALIBAR Renée (1985), *L'institution du français*, Paris, PUF.
- BALIBAR Renée (1990), *Le colinguisme*, collection Que sais-je ?, Paris, PUF.
- BARTHES Roland (1993-1994), *Oeuvres complètes*, trois volumes, Paris, Seuil.
- BENOIST Jocelyn (1996), « Qu'est-ce qui est donné ? La pensée et l'événement », *Archives de philosophie*, N°59.
- BEVIR Mark (1999), *The Logic of the History of Ideas*, Cambridge University Press.
- BEVIR Mark (2002), «How to be an intentionalist ?», *History and Theory*, 41, mai, p. 209-217.
- BEVIR Mark (2008), «What is Genealogy ? », *Journal of Philosophy of History* 2, p. 263-275.
- BENVENISTE Emile (1967), *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Paris, Gallimard.
- BOLTANSKI Luc (1990), *L'amour et la justice comme compétences*, Paris, Métailié.
- BORGES Jorge Luis (1993 et 1999), *Oeuvres complètes*, deux volumes (I, II), Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.
- BRANCA Sonia sous la dir. (2001), *L'institution des langues*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'homme, 2001, et notre texte sur « La langue politique et la Révolution française. Autour de Renée Balibar », p. 47-60.
- CHAREAUDEAU Patrick (1997), *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Nathan.
- CHAREAUDEAU Patrick, MAINGUENEAU Dominique sous la dir. (2002), *Dictionnaire d'analyse de discours*, Paris, Seuil.
- COLLINOT André, MAZIERE Francine (1997), *Un prêt à parler: le dictionnaire* », Paris, PUF.

- DAVIDSON Donald (1993), *Actions et événements*, Paris, PUF.
- DELEUZE Gilles (1967), *La philosophie critique de Kant*, Paris, PUF.
- DELEUZE Gilles (1990), *Pourparlers*, Paris, Editions de Minuit.
- DELEUZE Gilles (1996), *Dialogues*, Paris, Champs/Flammarion?
- DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix (1991), *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Editions de Minuit.
- DERMENJIAN Geneviève, GUILHAUMOU Jacques, LAPIED Martine, *Le Panthéon des femmes. Figures et représentations des héroïnes*, Paris, Publisud, 2004.
- ECO Umberto (1999), *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Grasset.
- ESQUENAZI Jean-Pierre (1997), « Eléments pour un sémiotique pragmatique: la situation comme lieu de sens », *Langage & société*, N°80.
- FAYE Jean-Pierre (1990), *La raison narrative*, Paris, Balland.
- FENOGLIO Irène (1997), « La notion d'événement d'énonciation: le « lapsus » comme une donnée d'articulation entre discours et parole », *Langage & société*, N°80.
- FORMIGARI Lia (1993), *Signs, Science and Politics. Philosophies of language in Europe 1700-1830*, Amsterdam, John Benjamins.
- FOUCAULT Michel (1969), *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT Michel (1994), *Dits et écrits*, quatre volumes, Paris, Gallimard.
- GUILHAUMOU Jacques (1989a), *La langue politique et la Révolution française*, Paris, Meridiens-Klincksieck.
- GUILHAUMOU Jacques (1989b), *1793. La mort de Marat*, Bruxelles, Complexe, 1989.
- GUILHAUMOU Jacques (1996), « Vers une histoire des événements linguistiques. Un nouveau protocole d'accord entre l'historien et le linguiste », *Histoire/Epistémologie/Langage*, décembre 1996.
- GUILHAUMOU Jacques (1998a), *La parole des Sans. Les mouvements actuels à l'épreuve de la Révolution française*, Saint-Cloud, ENSéditions.
- GUILHAUMOU Jacques (1998b), *L'avènement des porte-parole de la République (1789-1792). Essai de synthèse sur les langages de la Révolution française*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1998.
- GUILHAUMOU Jacques (2000), « Un nom propre en politique: Sieyès », *Mots*, N°63, juillet 2000.
- GUILHAUMOU Jacques (2002), *Sieyès et l'ordre de la langue. L'invention de la politique moderne*, Paris, Kimé.
- GUILHAUMOU (2005, 2008), « L'institution du nom de « langue française » au XVIIème et XVIIIème siècle », in N. Ramognino et P. Vergès, *Le français hier et aujourd'hui. Politiques de la langue et apprentissages scolaires*, Publications de l'Université de Provence, 2005, p. 109-128. Une version plus complète dans «*Les*

Signes du Politique : Language and Sociability in France from the Fourteenth to the Nineteenth Century”, [Contributions to the History of Concepts](#), Volume 4, Number 2, 2008 , pp. 137-159 (23).

GUILHAUMOU Jacques (2006), *Discours et événement. L’histoire langagière des concepts*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.

GUILHAUMOU Jacques (2010), « Mémoires d’un étudiant en mai 1968 : le flux des manifestations et le protagoniste de l’événement », *Le Mouvement Social*, octobre-décembre 2010, p. 165-181.

GUILHAUMOU Jacques, MALDIDIER Régine, ROBIN Régine (1994), *Discours et archive. Expérimentations en analyse de discours*, Liège, Mardaga.

GUILHAUMOU Jacques, MESINI Béatrice, PELEN Jean-Noël (1997), « Récifs de vie. Dynamiques et autonomie des récits de vie dans le champ de ‘l’exclusion’ », *Cahiers de littérature orale*, n°41.

GUILHAUMOU Jacques, MESINI Béatrice, PELEN Jean-Noël (2004), *Résistances à l’exclusion. Récits de soi et du monde*, Aix-en-Provence, Publications de l’Université de Provence.

HEIDEGGER Martin (1970), *Martin Heidegger im Gespräch*, hrsg Richard Wisser, Verlag Karl Alber, Fribourg/Munich.

KAUFMANN Laurence, GUILHAUMOU Jacques (2003), *L’invention de la société. Nominalisme politique et science sociale au XVIIIème siècle*, collection « Raisons pratiques » N°14, Editions de l’EHESS.

KRIEG-PLANQUE Alice (2009), *La notion de « formule » en analyse de discours*, PU de Franche-Comté ?

KRISTEVA Julia (1990), *Le génie féminin. Hannah Arendt*, tome premier, Paris, Fayard.

KOSELLECK Reinhart (1990), *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, EHESS.

KOSELLECK Reinhart (1997), *L’expérience de l’histoire*, Paris, Gallimard/ Hautes Etudes.

LÜSEBRINK Hans-Jürgen, REICHARDT Rolf (1990), *Die « Bastille ». Zur Symbolgeschichte von Herrschaft und Freiheit*, Frankfurt-am-main, Fischer.

MALHERBE Michel (1992), *La philosophie empiriste de David Hume*, Paris, Vrin.

MOESCHLER Jacques sous la dir. (1998), *Le Temps des événements. Pragmatique de la référence temporelle*, Paris, Kimé.

NEVEU Erik, QUÉRÉ Louis (1996), *Le temps de l’événement*, I-II, Réseaux, N°75-76.

PELEN Jean-Noël, « L’histoire, l’Autre, le texte. Difficultés de la raison ethnographique », in J. Métral ed., *Les aléas du lien social. Constructions*

identitaires et culturelles dans la ville, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication.

PETIT Jean-Luc (1991) ed., *L'événement en perspective*, présentation: la constitution de l'événement social, *Raisons pratiques*, N°2.

RANCIERE Jacques (1995), *La Méésentente. Politique et philosophie*, Paris, Galilée, 1995.

RICOEUR Paul (1983), *Temps et récit*, Paris, Seuil.

RICOEUR Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.

RICOEUR Paul (1991), « Événement et sens », in P. Petit ed., *L'événement en perspective, Raisons pratiques*.

ROMANO Claude (1999), *L'événement et le temps*, Paris, PUF.

SEARLE John R. (1995), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Gallimard

SKINNER Quentin dir. (1995), *The Return of Grand Theory in the Human Science*, Cambridge University Press.

SKINNER Quentin (2002), *Vision of Politics*, 3 volumes (*Regarding Method, Renaissance Virtues, Hobbes and Civil Science*), Cambridge University Press.

TOURNIER Maurice (1998), « Des mots en histoire », in *Communiquer*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.

ZOURABICHVILI François (1994), *Deleuze. Une philosophie de l'événement*, Paris, PUF.